

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



BERTHON Salomé, Sabine CHÂTELAIN, Marie-Noëlle OTTAVI et Olivier WATHELET (dir.), 2009, *Ethnologie des gens heureux*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 210 p., illustr. (Josiane Massard-Vincent)

Cette publication fait suite à une journée d'étude organisée en 2006 par les doctorants du LASMIC (Laboratoire d'anthropologie et de sociologie, mémoire, identité et cognition sociale) de l'université de Nice et dont le programme s'est, entretemps, enrichi d'un nombre suffisant de contributions supplémentaires pour aboutir à un ouvrage à la fois nécessaire et ambitieux. Ne se propose-t-il pas de « tester l'hypothèse des formes élémentaires du bonheur » de manière à « penser le bonheur dans ses manifestations ordinaires » (p. 1) ? S'aventurant dans un champ que nos disciplines ont jusqu'alors laissé à la philosophie ou à la psychologie, il pose des questions épistémologiques essentielles : comment construire un objet exigeant la définition *anthropologique* d'un concept – le bonheur –, comment élaborer un cadre théorique spécifique et comment proposer des outils d'enquête adaptés ?

En préalable, les responsables du volume dressent un bref état des lieux dans le registre des sciences sociales, traitant de manière peut-être un peu partielle et partielle l'apport de l'ethnologie¹, où il est vrai, le bonheur affleure, quand c'est le cas, plutôt en négatif, à l'opposé du malheur, toujours saisissable car saillant mais surtout, et à juste titre, prioritaire en termes sociaux. Les éditeurs excluent de poser des barrières aux registres observables, plaidant pour une « orientation resserrée sur l'humain, ses activités et ses croyances » (*ibid.*) : un tel horizon s'applique, on le voit, aux sciences humaines et sociales dans leur ensemble.

Sur un projet assez général, l'ouvrage entend donc faire dialoguer, autour d'un objectif éditorial ponctuel, des chercheurs engagés dans des travaux individuels de longue haleine entrepris en général indépendamment. La difficulté de la démarche collective est peut-être ici accentuée encore par la relative disparité disciplinaire des participants qui mérite d'être explicitée. Sachant néanmoins combien l'exigence d'économie d'une recension peut avoir d'effet grossissant, soulignons bien qu'une telle diversité est loin de résumer l'ouvrage.

Tandis que certains chapitres ont en commun les références théoriques et les méthodes de la sociologie en général (Savignac, Périer, Vermeersch), de la sociologie appliquée (Thin) ou de la sociologie cognitive focalisée ici sur l'analyse sensorielle (Mottiaux, Teil, Ottavi), les autres procèdent d'une perspective soit philosophique (Liarde, Piette) soit ethnologique (Bourgeau, Demanget, Isnart et Jeudy-Ballini). À l'exclusion de l'Inde, de la Papouasie-Nouvelle Guinée et pour partie du Mexique, les observations sont réalisées pour la plupart en contexte francophone et les « terrains » ne sont pas localisés², la territorialisation n'étant pas un critère pertinent en sociologie. De même, à l'exception des cas localisés, les personnes

1. Affirmant que M. Sahlins ou C. Lévi-Strauss ont entretenu « l'idéalisation d'une naturalité du bonheur chez l'homme non occidental » (p. 3).

2. Le cas d'un village de néo-ruraux en France venant s'ajouter aux trois terrains exotiques.

interrogées/observées ne le sont pas en tant que membres d'une « communauté » ou de groupes sociaux au contour stable et ancrés dans le temps, mais sont réunies dans des agrégats soit subordonnés (parfois pour les besoins de l'enquête) à des catégories – travail, vacances ou bénévolat – soit constitués autour de poursuites communes – dépassement physique pour les « coureurs du désert » ou découverte pour le tourisme shamanique – ou encore définis par des situations expérimentales – dégustation œnologique ou analyse sensorielle.

À partir des représentations du sens commun et des concepts de la philosophie occidentale, les contributions sociologiques s'attachent à rendre compte de différentes formes de *plaisir/bien être/satisfaction* partagées, observées en action ou mises en mots, pour analyser ensuite leurs rapports éventuels avec le *bonheur*. Cette perspective méthodologique forte « abordant la notion de bonheur au travers de la manière dont les individus lui donnent consistance » (p. 11) est un des enjeux scientifiques de l'ouvrage. Elle tisse une réelle cohérence entre les contributions des sociologues, faisant par contraste émerger la singularité des autres études. Car, prenant en compte une société dans son ensemble – y compris dans sa dimension temporelle –, les ethnologues sont à l'écoute d'énoncés indigènes susceptibles de définir, de manière souvent diffuse, un état ou un horizon équivalent au *bonheur* dans son acception occidentale, ou ils sollicitent un discours des informateurs tenant de « l'interprétation affective » et du regard rétroactif, perspective du reste explicitement explorée par le philosophe associé à la réflexion, A. Liarte. Il résulte de cette relative dichotomie des pistes de recherche en partie divergentes : alors que la sociologie privilégie une observation de « mécanismes de production de l'être heureux » (p. 11), les ethnologues interrogent davantage une société vue comme un tout et dans la diachronie, à l'écoute de perceptions et d'une parole. La bipolarité des démarches a son parallèle à la source, c'est-à-dire dans les données empiriques recueillies en France et en terrain exotique : une distinction se dessine en effet entre, d'un côté, une attitude volontariste d'individus en quête concertée d'un mieux être (par le sport, le voyage, le savoir œnologique, un choix de vie...), et de l'autre, la participation d'interlocuteurs à un ordre social et symbolique, participation garante d'un état qualifiable d'*heureux*.

S'agissant de défricher un champ empirique encore indéfini, un premier ouvrage ne pouvait apporter que des réponses partielles et provisoires. La rencontre est cependant féconde à plus d'un titre, d'abord par la qualité scientifique des contributions. Le volume porte à la connaissance des spécialistes les avancées de travaux de recherche parfois mal connus en France, notamment ceux de la sociologie cognitive mais aussi de l'anthropologie du sensible et des émotions. En même temps qu'il amène le lecteur à un changement de posture dans l'approche du terrain, il offre ainsi un jalon précieux dans un domaine qui reste en grande partie à construire en termes de concept et méthodes. Il a ensuite une valeur pédagogique puisqu'il permet de comparer, sur un thème précis, les attendus épistémologiques et les outils de deux perspectives disciplinaires. Il soulève de la sorte la question de l'étendue et de la nature des collaborations entre des approches voisines mais distinctes dans l'étude de la vie en société.

*Josiane Massard-Vincent
Laboratoire d'anthropologie urbaine
Ivry-sur-Seine, France*